ET LE PAIN N'A PAS MANQUÉ…

UN BOULANGER À L'HEURE DU COVID-19

Pendant le confinement, dans le village de Badefols-d'Ans, en Dordogne, le plus vieux commerce du village qu'est la boulangerie était devenu l'un des derniers maillons qui relient les habitants dans la campagne périgourdine. En ces temps de mouvements et de rencontres limités, au fournil comme en tournée, les boulangers sont restés un repère.

Texte et photo : Fanny Cheyrou
Illustration : Olivier Balez

POURQUOI NOUS L'AVONS FAIT

Au temps du confinement, trois priorités se sont naturellement imposées : soigner, nourrir et éduquer. Agriculteurs, caissiers, professeurs, infirmiers, livreurs, pompiers, meuniers ou encore boulangers nous ont rappelés dans leurs gestes quotidiens à quel point ils étaient indispensables à nos vies. Si la période a rimé avec attente, patience et arrêt pour des millions de Français, elle a aussi permis que le mot « merci » s'élève aux fenêtres le soir à 20 heures. D'ailleurs, le symbole de la fenêtre aura été celui du confinement. La fenêtre d'où on salue, celle qu'on ouvre pour passer les pains lors des départs en tournée. Qu'on entrouvre la nuit quand le village s'endort, et que les pétrins travaillent encore. Ce récit de plusieurs semaines à la fenêtre d'une boulangerie de village périgourdin raconte comment, du jour au lendemain, des choses simples sont apparues importantes. Comment, à Badefols-d'Ans, la boulangerie est devenue le phare du village. Tant que vit la boulangerie, vit le village, dit-on souvent. Dans cette période où l'avenir paraît parfois obscur, ce lieu de rituels, de visages familiers et de nourriture de base fut une des lumières à laquelle les habitants se sont accrochés.

Fanny Cherou

BRUNO LEVY

À 65 ans, Jean-Claude Dupuy fait du pain à Badefols-d'Ans, en Dordogne, depuis qu'il en a… 17. Il a succédé à son père et n'a jamais cessé depuis. Son four date de 1940. Les brûleurs envoient leur chaleur jusqu'à 240 °C. Mais aucun apprenti ne peut plus y travailler car il n'est plus aux normes. Jean-Claude est et sera le dernier à s'en servir.

Cinquante ans qu'il fait les mêmes gestes. Qu'il pèse son sel à la fin du jour. Qu'il divise ses pâtons avant minuit. Qu'il orchestre ses instruments entre l'horloge et le thermomètre, entre le temps qui passe et le temps qu'il fait. S'il fait 24 °C dehors, ça change tout. S'il pleut, ça change tout aussi. Il n'a jamais mal au dos, mais c'est une bonne question, car c'est vrai qu'il pourrait avoir mal au dos, ce dos qu'il a voûté et solide, monté sur deux cannes séchées par 1 000 pas quotidiens au fournil depuis l'âge de 15 ans. Il ne s'est jamais ennuyé. À vrai dire, il ne s'est même jamais posé la question de s'il s'ennuyait. Il a 65 ans. Pas un jour ne se ressemble, pas un pain ne se ressemble. C'est sûrement cette force du rituel qui a permis à Jean-Claude et à sa femme Sylvie, 57 ans, boulangers de Badefols-d'Ans, de continuer… Malgré les chamboulements qu'ont connus les habitants du village, la société, le monde entier, ces deux derniers mois.

Située à l'entrée du bourg, la boulangerie Dupuy est depuis plus de soixante-dix ans le carrefour

des vies, des deuils, des joies et des inquiétudes des Badefolais. Ici, durant le confinement, les gens ont continué à jouer de l'harmonica, à commander leur pain, à planter des graines dans leur jardin, à récolter leur miel, à sarcler leurs plantations et, surtout, à raconter des histoires et à rire. La fenêtre du fournil donne sur la rue principale. La portière du camion, lors des livraisons, donne quant à elle sur les cours de ferme. Portes et fenêtres des boulangers s'ouvrent là où le dialogue et le lien se nouent, surtout ces dernières semaines. Les discussions teintées d'ironie parlent d'un monde qui change.

Les tracteurs passent toute la journée. Quand on traverse le village de 400 âmes, de son château à la boulangerie, on entend les télés et les radios comme un bourdon de l'autre côté des murs de pierre blanche typique du Périgord. Kiki, habitant du village, ne passe pas par la rue mais par le jardin, quand il veut voir ses voisins et amis les boulangers. À une époque, il débarquait même au fournil avec une bouteille de rouge et un roquefort Louis Rigal. C'est un des anciens charpentiers du village, il est à la retraite depuis deux ans. Au moment où il approche de la boulangerie, un autre Badefolais arrive en voiture. C'est Jeannot, représentant local de l'association départementale des retraités agricoles.

Jeannot s'empresse de sortir son harmonica de la boîte à gants. Personne n'est surpris, tout le monde est habitué. Il remonte son masque rond de chantier sur son front, laissant apparaître son lumineux sourire. *« Mesdames, Messieurs. »* Jeannot, 69 ans, entonne pour les clients de la boulangerie le *Se Canto* familier à tous les cœurs. La mélodie semble s'élever jusqu'aux confins du pays gascon, du nord de la Dordogne aux Pyrénées, et redonne le sourire à tous les confinés venus chercher •••

La boulangerie demeure le lieu de rencontre du village. Ce jour-là, Jeannot sort son harmonica. *« Parfois, les Dupuy auraient juste à tirer une table et ça se transformerait en bistrot »*, s'amusent les clients.

Les mains crevassées de Jean-Claude, *« bonnes à poncer des volets tant elles sont sèches »* comme il aime à dire, savent exactement ce qu'elles ont à faire. Jamais un geste ni un gramme de trop.

leur pain. Certains chantent, avec ou sans masque. D'autres écoutent. Sylvie et Jean-Claude s'affairent. Avant le confinement, Jeannot se rendait chez les uns et les autres, jamais à court de poésie ni de mélodies.

« Mais regardez-moi le Jeannot qui se prend pour le pape !, s'exclame un client en claquant la portière. *Il a la calotte sur le front et pas sur le crâne, c'est un original, le nôtre de pape ! »*, renchérit un autre dans la file. Les moqueries ne freinent nullement Jeannot dans son récital. *« Bon, Jeannot, tu nous en joues une autre ? »*, lance Enzo, 11 ans, le petit-fils des boulangers, yeux bleus et fossettes dessinées à chaque demi-sourire. Il écoute fuser les blagues des uns et des autres sans quitter du regard l'écran de sa Nintendo Switch. Le garçon a dans la peau les couleurs, les vibrations et les odeurs de cette boulangerie depuis qu'il est né. Il y a passé ses vacances, ses week-ends, parfois ses mercredis quand il n'y avait pas école.

La *cornue*, c'est une drôle de brioche à trois corne autrefois symbole de la Trinité sainte.

« Sors de là, Enzo ! » Jean-Claude chasse son petit-fils qui était appuyé contre le mur du vieux four de son grand-père : *« On t'a dit qu'on voulait plus te voir au milieu des pains. »*

« Écoute ce qu'il te dit le grand-père, lance un client venu récupérer son pain du dimanche. *Dis donc, d'ailleurs, Enzo, hier t'as fait tes devoirs ? C'est quoi les antonymes ? »*

« C'est euh… euh… C'est le contraire d'un mot ! », Enzo fait mine de prendre tout ce petit monde adulte au sérieux, mais il connaît ces visages depuis toujours, et aucun d'eux ne l'impressionne. Sa maman l'a envoyée chez ses grands-parents, car son entreprise de transports est restée ouverte pendant le confinement, rendant les journées intenses.

Jean-Claude prépare sa pâte à cornue, une tradition de toutes les tables limousines et périgourdines durant la période des fêtes de Pâques. On dit *cornue*, *cornuelle*, *cornadelle*, c'est une drôle de brioche à trois cornes parsemée de gros sucre, autrefois symbole de la « Trinité sainte ». De ce côté du pays, c'est cette brioche à la recette secrète, souvent à la fleur d'oranger, qui aura rendu le quotidien des villageois plus doux ces deux derniers mois.

Le temps où on s'embrassait

Comme c'est l'heure du déjeuner et que tous ces fidèles habitués sont attendus, ils se retirent les uns après les autres. Quelques jours seulement après le premier tour des élections municipales, les boulangers ont imposé à leurs clients de nouvelles habitudes. Au lendemain du discours du président de la République, le 17 mars, Sylvie s'est mise à nettoyer scrupuleusement le pas-de-porte de la boutique, la poignée, etc. Mais, campagne oblige, le virus semblait si lointain qu'il fut difficile ici d'imposer les gestes barrières, du moins au début. C'est pourquoi, connaissant les personnages, Sylvie a installé dès le premier jour une table pour empêcher les gens d'entrer. Ils ne font qu'un pas à l'intérieur et déposent leurs pièces dans une vasque ou dans un ancien pot de confiture rempli de désinfectant. Les billets, quant à eux, sont déposés par le client directement dans une enveloppe plastifiée que Sylvie ne trie que le soir venu. Certains trouvaient qu'ils en faisaient *« un peu trop »*, mais c'était non négociable. Et voilà que deux mois plus tard, bien des villageois leur donnent raison. Il semble loin, le temps où on se serrait les mains, où on s'embrassait chaleureusement. Où, à la fenêtre du fournil, on partageait un vin d'épines aux reflets d'ambre dans des verres à liqueur.

Le couple de boulangers a très tôt pris conscience de la crise sanitaire et a rapidement mis en place des mesures dans leur boutique que les villageois appliquent aujourd'hui sans rechigner.

Sylvie Dupuy accompagne Jean-Claude au fournil comme dans la vie depuis quarante ans. Chaque matin, vers 11 heures, elle prépare la première tournée de distribution à travers les villages de la région.

À 21 heures, le téléphone recouvert de farine sonne encore pour des commandes. Certains jours, Jean-Claude produit autant de pain qu'en plein mois d'août. Cette augmentation de la production est contrebalancée par l'arrêt quasi total des pâtisseries. Les gens n'en commandent plus, parce qu'ils ne reçoivent plus. Ils veulent pain, croissants, chocolatines et… cornues.

Le lendemain, un bruit de village court… Il paraît qu'un des habitants est malade. *« Il a le virus »*, entend-on dans la file d'attente de la boulangerie. Mais Kiki, qui le connaît bien, préfère l'appeler en personne pour vérifier : *« Allo ? Alors, il paraît que t'as le Covid ? »* Mais il était au champ avec ses 18 vaches : *« J'aime autant vous dire qu'il était pas malade, le camarade ! »* À la campagne, quand tu as une info grande comme le bras, il ne faut garder que le petit doigt, dit-on. Les rumeurs se propagent, et chacun rajoute son petit mot.

La tournée, seul lien des habitants isolés

En tournée, comme à la boutique, les anxiétés sont palpables. Mais il y a toujours quelqu'un pour les désamorcer. *« Oh Petit, tu les vois passer à une vitesse les voitures devant la boulangerie depuis quelques jours, on dirait qu'elles ont le coronavirus aux fesses ! »*, soupire un client qui attend son tour. Ne pas encourager les peurs, désamorcer les rumeurs, prêter son oreille sans commenter. L'équilibre n'est pas simple.

Sylvie et Jean-Claude le savent, ça aurait été mal pris par les habitants du village s'ils n'avaient pas continué à faire leur pain compte tenu du contexte. Mais leur *« premier réflexe égoïste »*, comme ils disent, a été de s'inquiéter pour eux, pour leur santé. Même leurs deux filles, ainsi que l'infirmière du village, les ont mis en garde. Sylvie sort d'un cancer contre lequel elle s'est battue pendant des années. Mais ils ont vite pensé aux villageois. Ici, pas un repas ne se fait sans pain. Ils sont la seule ouverture sur le monde de nombreuses personnes déjà isolées, lorsqu'ils font leurs tournées.

Ce matin les présentateurs de France Bleu évoquent en boucle la mort du chanteur Christophe, à 74 ans. *« Faut dire qu'il était épais comme un verre de lampe ! »*, se rassurent les clients de la boulangerie. Faire conversation avec humour est une manière de maîtriser l'émotion…

Au moment de charger le camion, à quelques minutes du départ en tournée, Jean-Claude fait passer des pains à Sylvie par la fenêtre. Cela évite de circuler dans la boutique comme ils le faisaient avant le confinement. *« On voit des couples qui ne se supportent plus au bout de quarante jours, nous on vit confinés dans ce fournil depuis bientôt quarante ans… »*, sourit-elle. Sylvie ajuste son masque, regarde son téléphone, et c'est parti. La camionnette sillonne les petites routes au milieu des champs de noyers. C'est l'arbre de la région, sa sève remonte au printemps. Son feuillage sera bientôt dense…

> Sylvie et Jean-Claude ont vite pensé aux villageois. Ici, pas un repas ne se fait sans pain.

Simone, cliente fidèle, traverse une grande cour de ferme d'un pas pressé, les cheveux longs noués dans un foulard blanc. Sylvie lui donne son pain, quelques biscuits : *« 5 euros et 40 centimes, s'il vous plaît. Je vous laisse mettre les pièces dans le pot. »* Simone dépose ses pièces et esquisse un sourire immense en disant au revoir à la fenêtre : *« Nous ne mourrons pas de peur. Avoir peur de mourir, c'est avoir peur de vivre. » « Ah Simone,* répond Sylvie, *quelle énergie vous avez ! »* Le pain de campagne que la dame de 85 ans berce dans ses bras en s'éloignant du camion semble immense plaqué contre son buste fragile. ●●●

Les gens d'ici sont liés par leurs ancêtres et la mémoire de ceux qui les ont précédés. Sylvie est attachée personnellement à certains clients et reçoit tantôt un bouquet de lilas, tantôt une salade, une citrouille…

●●● En tournée, arrivée à chaque maison, c'est le même rituel. La paume de la main et le bras tendu enfoncent le klaxon pendant de longues secondes. L'écho du clairon résonne, porté par les murs en pierre des fermes, par les ruelles escarpées ou les champs de noyers. À la fenêtre du camion, on croirait une pièce de théâtre naturelle. Les habitants l'attendent : *« Je vais te prendre trois cornues, parce qu'on est au café ! »* Puis le camion s'arrête chez l'infirmière, qui raconte brièvement son quotidien : *« Je mets mes gants, je nettoie mes stéto, le soir je me déshabille dans le garage, je jette masques et charlottes, puis tout le reste au sale. On prend mille précautions, mais on continue. »* Quand le camion s'arrête chez les jeunes exploitants agricoles, leurs enfants se ruent pour repérer les bonbons dans le fond du véhicule sous la table repliable de la boulangère. Les clients qui tiennent des chambres d'hôte ont vu toutes les réservations s'annuler, les mariages reportés. Pour les restaurants fermés, Sylvie n'enverra la facture que quand ils auront pu rouvrir.

> Sylvie est souvent la seule visite de la journée. On attend son pain comme on attend une lettre.

Sylvie est dans ses pensées toutes les fois qu'elle passe devant la maison de la doyenne de Nailhac, à 8 kilomètres de Badefols. « La Jeannou » est partie à la maison de retraite juste avant l'annonce du confinement. Elle qui s'ennuyait seule dans sa grande maison au milieu du bourg, elle espérait ainsi être moins isolée ; aujourd'hui, tous dans le village se désolent de l'imaginer seule. *« Elle va avoir 100 ans en juillet*, confie Sylvie. *Elle est coquette pas possible, la Jeannou. Elle m'avait dit "on fera une petite fête pour mes 100 ans" ! »* À cet instant, Sylvie plaque le pied sur le frein ; un tracteur a surgi sur la droite, le petit fourgon du boulanger ne pèse pas lourd devant ces gros engins qui, depuis quelques semaines, se sentent libres sur les routes désertées. Sylvie pile. Tous les pains stockés à l'arrière basculent et finissent à l'avant du camion, heurtant le levier de vitesse. Elle ne pourra plus les vendre…

« Boulangerie Dupuy, depuis 1951 »

Plus loin, elle s'arrête devant une cliente en bord de route, la portière coulisse face à un tout petit portail rouillé. Deux fois par semaine, elle vient là : le mardi et le vendredi. On devine au fond du jardin une maison ombragée par des arbres centenaires. La dame sort en marchant lentement jusqu'au camion, arborant un tablier écossais recouvert d'un gilet en laine. Une fois sur deux, elle parle patois, rien d'essentiel, mais toujours un mot. Elle vit seule dans cette maison qui appartenait à ses parents. Encore récemment, elle allait chercher l'eau potable à la fontaine à la sortie du village. Elle roule les « r » : *« Ça ira une boule, et une baguette. Une choco et une cornue. »* Elle scrute l'intérieur du camion : *« Et du chocolat noir, s'il vous plaît ! »* Sylvie est souvent sa seule visite de la journée. On attend son pain comme on attend une lettre.

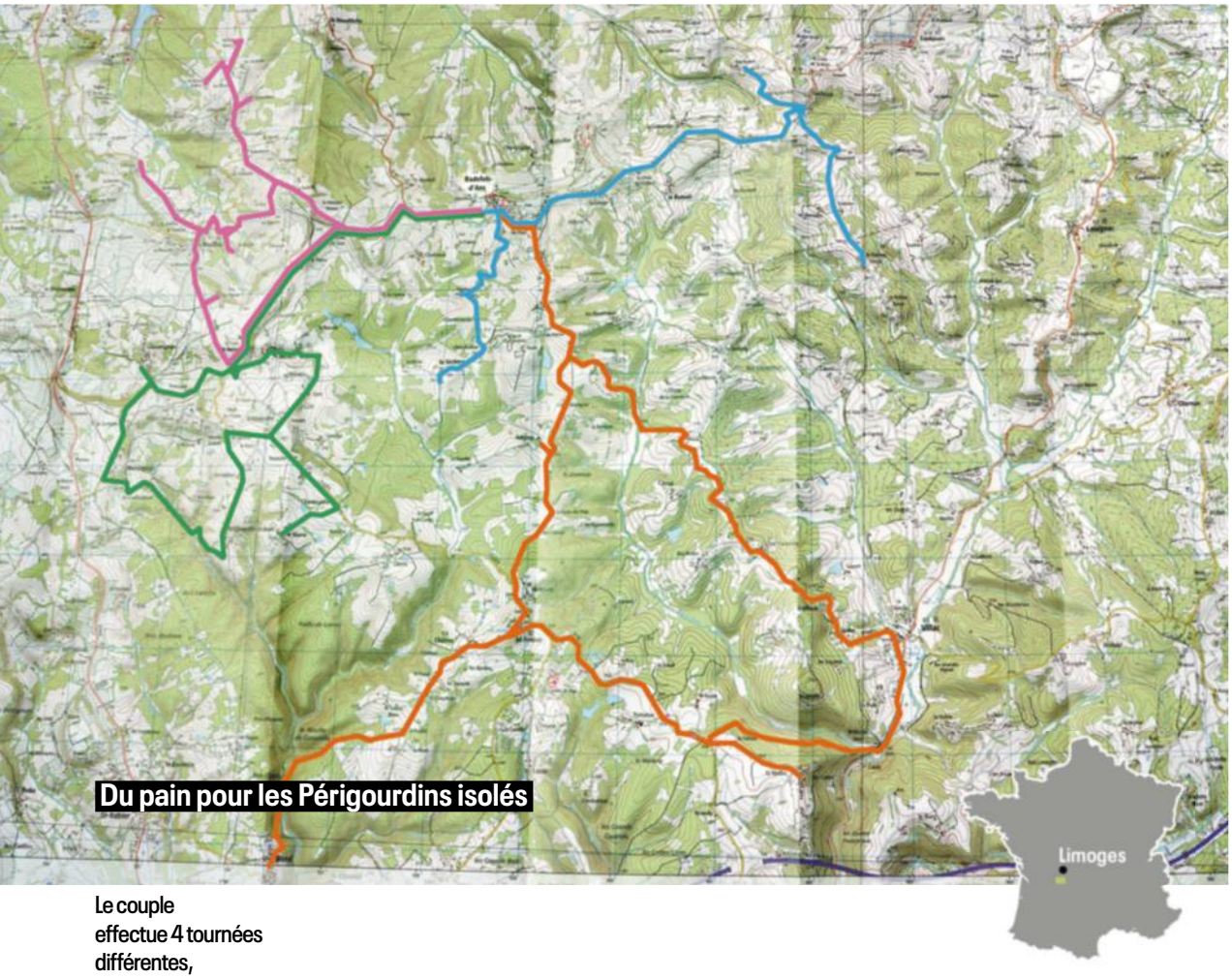
Le confinement s'écoule. Ce matin, c'est l'anniversaire de la mort de Fernand, le père de Jean-Claude – le 19 avril 1972. Chez les Dupuy, le 19 avril est un

Ces deux viennoiseries ont quarante-huit ans. Fernand, le père de Jean-Claude, les avait faites le matin de sa mort. C'étaient ses premiers essais. *« À l'époque, à la campagne, on savait pas faire, les croissants venaient de la ville. Ici, on vendait des gros pains ronds et rien d'autre, pour les casse-croûtes »*, explique Jean-Claude. Ce jour-là, il en avait emballé deux, qu'il a conservés jusqu'à aujourd'hui dans le buffet de la cuisine.

jour sacré. Normalement, ils auraient déjeuné ensemble avec leurs deux filles. Ils seraient allés au cimetière sur la tombe des grands-parents. Mais cette année, il faut y renoncer. Ce dimanche, en faisant son pain, Jean-Claude a une pensée pour ce petit Lino Ventura aux yeux vert d'eau qu'était son père et qui lui a tout appris. Un artisan et musicien qui, tournant la page de la Deuxième Guerre, avait rangé sa trompette dans son étui et épousé Germaine. Il avait acquis ce fournil un jour de foire à Badefols-d'Ans, et ainsi était née la « Boulangerie Dupuy, depuis 1951 ».

Hors temps de coronavirus, tous les villageois ont vu au moins une fois Jean-Claude serrer une petite lame de rasoir entre ses dents, puis l'attraper du bout des doigts pour « lamer » ses pains comme on dit dans le métier, avec une agile rapidité. Depuis quelques jours, il ne la serre plus entre les dents mais la dépose après chaque pain sous un magnet du frigo. Une poignée de farine balancée sur la surface des pains, la pelle à pain en bois qui racle la « plaque d'autel » du four : Jean-Claude vient étaler ses pains de 500 grammes et d'un kilo par dizaines sur la brique réfractaire rouge de chaleur.

Ce matin, l'écrivain Luis Sepulveda est décédé des suites du coronavirus, annonce France Bleu Limousin. Celui qui résistait en racontant des histoires, tout comme les gens d'ici. Les fabuleux conteurs de notre époque peuvent se trouver parfois juste dans la file d'attente d'une boulangerie de village. Et justement, *« en voilà une histoire »*, sourit Jean-Claude. En 1972, son père Fernand partit en tournée au volant de sa camionnette en tôle gris clair Citroën « tube ». Le long klaxon retentit bientôt dans la cour de ferme de la première maison. ●●●



Le couple effectue 4 tournées différentes, soit 250 km, plusieurs fois par semaine. Sylvie, le matin, quand son mari fait le pain, Jean-Claude l'après-midi, lorsqu'elle tient le magasin. Ils passent par une centaine de villages et lieux-dits. Pendant le confinement, les tournées étaient les mêmes mais intensifiées.

- Tournée du lundi et du jeudi
- Tournée du mardi et du vendredi
- Tournée du jeudi
- Tournée du vendredi

●●● Quand son client arriva pour chercher son pain, « le Fernand » était mort sur le volant, crise cardiaque, à 55 ans. Jean-Claude en avait 17. *« D'un seul coup, ton père est plus là, il est parti travailler une heure plus tôt, et il revient mort. » «L'adolescence des mômes de 17 ans»*, lui ne l'a pas connue. À cet âge-là, il reprenait le fournil et l'entreprise familiale.

Jean-Claude n'a jamais pris l'habitude d'allumer la télé à l'heure où tous les Français la regardent. Sa radio est branchée sur France Bleu Périgord au fournil, et sur France Bleu Limousin à la boutique, *« pour ne manquer aucune info de part et d'autre de la frontière »* périgourdine. Il a tenu à entendre toutes les annonces du président de la République sur la 2, quitte à interrompre son travail, chose exceptionnelle. Ce qui concerne la nation le concerne. Ce n'est pas un grand bavard, mais il écoute ce qui se passe autour de lui. Sylvie et Jean-Claude admirent les infirmiers, les médecins, ces métiers au front.

« L'autre soir, le discours de Macron n'a commencé qu'à 20 h 02, pour attendre la fin des applaudissements ! Il paraît qu'ils sont aussi pour les boulangers ! », se réjouit Jean-Claude en parlant à sa femme qui vient de fermer la boutique et nettoyer le magasin de fond en comble. *« Non, ça n'a rien à voir, ils ont un autre mérite que nous*, répond sa femme. *Ils sauvent des vies, eux. Nous on nourrit les gens, ça n'a rien à voir. »*

Jean-Claude n'insiste pas et revient à son fournil. Il est 22 heures, il a éteint les pétrins, seul l'orage perturbe la préparation silencieuse de la pâte. Quand une averse bruyante se met à tomber, il tire les volets et finit de préparer ses pâtons. Sa pâte lèvera au levain durant la nuit. Sylvie ajoute alors : *« C'est grâce aux soignants que je suis en vie. »* Elle reste discrète sur un cancer qui a failli l'emporter. Vingt-cinq chimios plus tard, elle le dit, l'hôpital n'a pas à attendre le Covid-19 pour être salué. *« La maladie nous faire voir de belles choses. Elle fait ouvrir les yeux sur cette routine, ces vies que nous menons et qui nous font passer à côté de ce qui compte vraiment. On change de caractère après une épreuve pareille. Ça change tout en nous. Jean-Claude il dort bien la nuit, moi le virus m'empêche de dormir car je ne veux pas retourner à l'hôpital. La mort, je l'ai déjà envisagée, mais je me dis simplement : "On va peut-être encore passer à travers"... »*

Bon sens terrien et mondialisation

Nouveau matin, Kiki est de retour. Cette fois-ci, ce sont principalement des hommes qui constituent la petite file d'attente devant le commerce. Autant les courbes du CAC 40 ne sont pas une obsession, autant le prix du pétrole concerne tout le monde ici. *« Vous avez vu cette nuit ?*, lance un des hommes en tenue d'agriculteur. *Le baril de Brent est passé en négatif, y a quand même quelque chose qui va pas dans ce monde. »* En effet, cette nuit le prix du baril de pétrole est passé au-dessous de zéro. Le 20 avril, c'est une chute historique. Il est devenu négatif, passant à – 38,94 dollars. Pour ses tournées,

« Les soignants sauvent des vies, eux. Nous on nourrit les gens, ça n'a rien à voir. »

Jean-Claude ne payait déjà plus que 1,20 € le litre de gazole, depuis début mars, quand il était à 1,54 € en décembre. À huit tournées par semaine, ce sont des frais non négligeables ici à la campagne, car le pain est à peine plus cher quand il est livré, et il n'a jamais été autant livré.

« *Les types ont payé pour se débarrasser de barils !* », lance un client. « *Ce serait comme vendre en négatif un kilo de patates !* », lance encore un autre. Tous haussent les épaules, encore stupéfaits par la nouvelle, en attendant leur tour dans la file. Sylvie et Jean-Claude ne participent pas aux discussions quand elles sont politiques. Le petit monde agricole confronté à cette aberration du cours du Brent, c'est le court-circuit entre le bon sens terrien et les abstractions de la mondialisation. Mais la mondialisation est un rythme auquel on n'échappe pas, même dans ces villages. Dans quelques mois, les agriculteurs du pays d'Ans s'attendent à un effondrement du cours de la noix labellisée Périgord. À cause du confinement actuel des pays d'hémisphère Sud, ces derniers n'auront pas écoulé leurs stocks au printemps, et les mettront sur le marché en octobre, au moment de la récolte française.

Le lendemain, un client entre le journal sous le bras, *Sud Ouest* titre : « *En France, la première usine de cercueils en Europe augmente sa production.* » La discussion s'engage sur une des plus importantes usines de France implantée à Saint-Jory-las-Bloux, en Dordogne. « *Pas loin d'ici, on a une des plus importantes usines de cercueils de France ! Paraît qu'avec les pics de maladie, ils en fournissent dans tout le pays et même à l'étranger.* »

« *Paraît qu'ils sont à fond et qu'ils n'ont jamais autant bossé, 50 par jour. Du chêne de Dordogne, du pin landais...* »

« *Avec la cadence d'avant, ils avaient déjà pas le temps d'aller pisser, là je sais pas comment ils font !* »

Tous les mardis soir, c'est la fin de la semaine pour Sylvie et Jean-Claude qui ferment leur •••

REPÈRES

COMMENT LA FRANCE A ÉVITÉ LA PÉNURIE

L'approvisionnement assuré

On aurait pu craindre une rupture de la chaîne d'approvisionnement, or les filières agroalimentaires et logistiques ont su adapter, dans l'urgence, la production et l'acheminement des commerces. Il a fallu gérer la pénurie de chauffeurs et assurer à ceux qui roulaient des lieux de restauration et des sanitaires disponibles. Les meuniers sont passés aux trois-huit, souvent sept jours sur sept. Quant au secteur agricole, il a procédé à près de 70 000 recrutements pour les branches qui ne pouvaient plus miser sur la main-d'œuvre venue de l'étranger avec la fermeture des frontières.

Souveraineté alimentaire ?

Cette crise a renvoyé les États à leur capacité à nourrir leur population. L'agriculture française a démontré qu'elle était en capacité de tenir la chaîne alimentaire et de satisfaire les besoins. Notre pays, spécialisé dans des produits comme les céréales, le lait, la volaille, est importateur de soja, poissons et produits exotiques (fruits, café, cacao...). Selon la FAO, il produirait 83 % de ses besoins. Si la crise sanitaire a pointé les vulnérabilités des flux d'approvisionnement en produits agricoles, les pays africains et asiatiques sont les plus concernés par ces tensions. Face au confinement de la moitié du globe, les organisations intenationales ont cherché des solutions pour les pays les plus dépendants, dont la France ne fait heureusement pas partie.

L'envol des circuits courts

Le confinement a, de force, augmenté la part des budgets dédiée à l'alimentaire. Et les circuits courts type Amap, Drive fermier, magasins de producteurs locaux, ont eu le vent en poupe. Les Français ont plus cuisiné, et moins dépensé dans la restauration commerciale (28 % de leur budget alimentaire en temps normal), et c'est en partie cette économie, plus que celle allouée à la grande distribution, qui a profité aux circuits courts. Mais pour que leur succès dure, l'attitude des consommateurs sera déterminante.

commerce chaque mercredi. Le nettoyage au Sanytol prend du temps. À travers ces gestes, à la nuit tombée, *« on réalise que le monde ne sera plus jamais comme avant »*, confie Sylvie.
À la campagne, cette période réveille des souvenirs que beaucoup croyaient enfouis. Certains ont en mémoire ce que racontaient leurs parents sur la grippe espagnole. D'autres ont peur de revivre les incertitudes de la Seconde Guerre mondiale : *« C'était une drôle de vie, aussi, à l'époque*, confie une cliente de 90 ans. *Toutes ces mêmes questions que se posaient mes parents, j'avais 10 ans en 1940. Qu'est-ce qu'on va devenir ? Que faire de nos certitudes ? À quoi ressembleront nos lendemains ? On était à la campagne, donc ça allait mieux qu'en ville, mais je me souviens que le lycée d'Uzerche avait fermé parce qu'on n'avait plus rien à bouffer. On manquait de tout, de sucre, de chocolat, d'huile… »*

Le monde de demain

Jeudi matin, il est 9 heures, le cantonnier a arrêté son camion benne devant l'église pour sonner les cloches, ça fait longtemps qu'il n'y a plus de prêtre résident. Le glas sonne la mort d'un homme d'ici. Quand les cloches sonnent le glas, c'est à la boulangerie que les villageois appellent : *« Qui est mort ? »* L'enterrement se fera dans la plus stricte intimité. Ceux qui voient l'église depuis leur fenêtre ont soulevé le rideau et participent, silencieux, à ce temps de recueillement. Et il sera dit quelque part, dans le ciel de Dieu, que des dizaines de personnes priaient leur défunt ami ce jour-là, depuis chez eux.
À l'heure où les chiffres nous arrivent de la télé, que les morts en France se comptent par milliers, un seul mort ramène le village à son immense petitesse. Kiki récupère sur la place de l'église quelques brins de muguet pour les dames du village qui ne se déplacent plus. Kiki a perdu sa femme il y a quelques mois, il s'est occupé d'elle jusqu'à sa mort. Seul dans sa veste noire en cuir, il va à la rencontre d'autres solitudes.
À quelques mètres de là, le fournil éclairé abrite le labeur quotidien du soir. Jean-Claude sort de ses deux pétrins de quoi faire 64 baguettes et 95 pains pour demain. Le vent sec du Nord se lève, il tire les volets pour éviter que ses pâtons frais ne craquellent sur le dessus, qu'ils ne « croûtent », comme il dit. Mais le vent cogne plus fort encore à la porte. Comme il protègerait des enfants, il couvre ses pâtons de toiles de lin.
Pendant que son voisin prépare son pain, Kiki, un peu avant la tombée de la nuit, est monté sur la colline. Armé de jumelles, il observe pendant des heures les troupeaux sauvages de mouflons. Ils arrivent du parc régional au nord, par dizaines. Kiki se souvient du reportage qu'il a vu à la télé. *« C'est drôle, on voyait des cerfs, des biches, des sangliers, dans les centres-villes désertés, comme pour demander : "Mais ils sont passés où les hommes ?" Les animaux reviennent. »* Ce soir, le spectacle est aux mouflons, deux mâles et des femelles avec leurs petits. *« Les humains veulent toute la place*, soupire Kiki. *Je me demande ce que sera le monde de demain. En tout cas on n'a jamais vu l'eau des rivières aussi claire. »*

« Le temps, c'est comme ton pain, gardes-en pour demain »

Serge Reggiani - Le temps qui reste

POUR ALLER PLUS LOIN

Un livre

Dictionnaire universel du pain
Jean-Philippe de Tonnac a rassemblé 140 spécialistes : agronomes, historiens, boulangers, économistes, meuniers, anthropologues, semenciers… qui nous racontent le pain dans l'histoire des civilisations. Avec des recettes confectionnées par les meilleurs boulangers actuels en France et à l'étranger.

Robert Laffont, 1 222 p. 30,50 €.

Deux podcasts

« Confinement : pourquoi il n'y a pas eu de pénurie alimentaire ».
La Story est le podcast d'actualité des *Échos*. Pierrick Fay et ses invités expliquent comment le défi de nourrir la France a été relevé.
https://bit.ly/35Qe8LH

« Confessions boulangères ».
Une immersion dans les fournils de trois artisans parisiens, à une époque où le boulanger est manager, chef d'entreprise et se doit aussi d'être visionnaire, créatif, communicant. Ce documentaire de Claire Bastier et Anna Szmuc est incontournable.
France Culture, Semaine du goût (52 minutes, octobre 2013) https://bit.ly/2Wq4eFq

Un film

La Femme du boulanger
Inspiré du roman *Jean le Bleu* de Jean Giono. Un grand classique.
De Marcel Pagnol.

COMMENT NOUS L'AVONS FAIT

Pendant deux mois, l'équipe de *L'Hebdo*, confinée aux quatre coins de la France, a travaillé à distance avec, sous les yeux, des réalités bien différentes. La boulangerie de Badefols-d'Ans était sous les miens chaque fois que j'allais chercher du pain. Sylvie et Jean-Claude m'ont donné leur accord pour que je passe plusieurs heures chaque jour avec eux, au fournil, en tournée – de jour et de nuit –, toujours masquée. Durant cinq semaines, nous avons eu le privilège de nous côtoyer et d'être dans la rencontre, à l'heure où la France, et avec elle la moitié du globe, en était privée.